

Bruno CARRA de VAUX

Bruno CARRA de VAUX est dominicain. Il soutient depuis longtemps la revue *Lumière & Vie* par ses articles, ses recensions, et sa participation au Conseil d'administration.

Colloque de Mondorf-Les-Bains

À l'occasion des 80 ans de Christian DUQUOC, un colloque a été organisé à la fin du mois de janvier 2008 à Mondorf-Les-Bains (Luxembourg), par le frère Lex PAULY, o.p., et en collaboration avec le groupe « Espaces ». Environ une trentaine de collègues et relations du Père Christian Duquoc se sont retrouvés pour honorer le théologien en reprenant quelques thèmes centraux de son oeuvre. Un bref rappel de ses principaux ouvrages suffira à illustrer l'axe de sa recherche, en commençant par *Jésus, homme libre* (1972, rééd. 2003), livre bref mais dense, méritant de figurer en tête de la série dont il est l'ouverture : *Dieu différent* (1977), *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu* (1984), *Des Églises provisoires. Essai d'ecclésiologie œcuménique* (1985), *Je crois en l'Église. Précarité institutionnelle et Règne de Dieu* (1999), *L'unique Christ. La symphonie différée* (2002), *Dieu partagé. Le doute et l'histoire* (2006).

Jésus, messie paradoxal, d'une liberté déconcertante, témoigne d'un Dieu différent de son image commune comme grand architecte de l'Univers dirigeant l'histoire vers le but qu'il lui a fixé, lui assurant ainsi un sens. On impose ainsi à Dieu le service de procurer par sa Toute-Puissance la cohérence quotidienne dont nous avons besoin. Le mythe d'un progrès indéfini en train d'advenir, promettant le règne de la Raison, n'est que la forme sécularisée du Règne de Dieu. Christian Duquoc est trop attentif aux penseurs juifs et au drame paroxystique de la Shoah pour risquer une théologie insensible à la violence toujours renouvelée de l'histoire. Enseignant à Montréal, à Genève, Lyon ou Neuchâtel, il a pu connaître de multiples visages d'Églises ; patron de thèse à Lyon de Gustavo Gutiérrez, il a été tôt sensibilisé à la théologie de la libération née en une Amérique du Sud où il a voyagé, aussi bien qu'au Japon ou en Chine. Son goût, son attention à la littérature, en particulier au roman, tant français qu'étranger, l'ont ouvert à cette forme imprévue, mais réaliste, d'une sociologie vive, à l'état brut et pénétrante¹.

La figure messianique de Jésus se tient au carrefour de ces interrogations nouées entre elles : la marche de l'histoire, l'éphémère et l'aléatoire dont elle est tissée, le côté de ce fait provisoire des formes prises par les communautés se réclamant du Christ, et le visage de

1. On se reportera avec fruit à l'entretien qui réunit Christian Duquoc et Joseph Moingt, dans le numéro 276 de *Lumière & Vie*.

Dieu qui n'est peut-être pas celui auquel nous a habitués une tradition théologique ayant sacrifié un peu vite le langage concret de la Bible aux exigences métaphysiques de l'héliénisme. Cet horizon a constitué la toile de fond sur laquelle se sont détachées la douzaine d'interventions du colloque.

Le dialogue interreligieux est-il le véritable avenir de la théologie ?

La première journée a été remplie par une sorte de dialogue entre Claude Geffré et Christian Duquoc ; le premier, spécialiste de l'interreligieux², souligne l'originalité de la démarche théologique de Duquoc, sa conviction que les constructions passées sont désaccordées d'un aujourd'hui trop imprévu, ébranlant les vieilles certitudes : en témoigne la 'mort de Dieu' qui tend de plus en plus à s'établir paisiblement et sans drame, dans l'individualisme libertaire et l'indifférence, et de notre Occident risque bien de se mondialiser par le truchement de la culture scientiste-technique, son terreau. Les rêves d'unité déçus engendrent la défiance face à des tentatives unificatrices prématurées : il faut donc avouer que la symphonie si désirée demeure différée.

Et donc, en attendant, au cœur de cette histoire dont on essaye - peut-être en vain - de se dissimuler l'obscurité, s'affirme en sa valeur l'imparfait, le « pas encore », éclaté en multiples fragments provisoires. Cette déconstruction, au-delà de l'œcuménisme, touche le problème plus neuf des relations entre les grandes religions du monde. Là s'avère fallacieuse la quête d'un dénominateur commun ou d'un méta-horizon. Est-ce à dire qu'il faille renoncer à tout dialogue ? Non : sans renier le christocentrisme constitutif de notre foi, on peut penser que Dieu n'intervient pas seulement au bénéfice des individus, mais aussi à travers des valeurs propres à chaque religion : la vérité chrétienne n'est ni exclusive ni inclusive de toutes les autres.

Mais une question surgit ici : le dialogue interreligieux est-il le véritable avenir de la théologie ? Ou n'en est-il pour celle-ci, sinon une impasse, du moins qu'un chemin de traverse secondaire ? Interrogation grave argumentée par Christian Duquoc. Certains pensent que le religieux s'exprime le plus purement dans le monothéisme, réalisé sous trois modalités diverses : judaïsme, christianisme, islam, sans commune mesure avec d'autres formes religieuses plus vagues ou un quelconque humanisme flou. Mais c'est faire le pari que l'agnosticisme rongant actuellement le christianisme en Occident n'est qu'un avatar de notre culture, un phénomène secondaire. Or un tel pari est risqué : beaucoup voient la mondialisation technique et économique étendant peu à peu à toute la planète la situation présente de l'Occident. « Mort de Dieu » douce, si l'on peut dire ; non pas athéisme combattant Dieu, mais agnosticisme : le monde est fait tel aujourd'hui que Dieu n'y a plus de place, étant

2. Claude GEFFRÉ est aussi dominicain, de la même génération que Christian Duquoc. Parmi ses nombreux ouvrages théologiques, signalons *Le christianisme au risque de l'interprétation* (Cerf, 1983) et *De Babel à Pentecôte* (Cerf, 2006).

perçu comme incompatible avec un usage sain de la raison. Car rien dans le monde exploré par la raison ne renvoie à un quelconque absolu (ni n'infirmes non plus cette alternative). On suspendra donc son jugement face à l'ultime, reléguant par là-même le dialogue inter-religieux à un plan secondaire, voire à l'insignifiance. Ce mode de conscience en cours de mondialisation, n'admettant d'atteinte de la vérité que partielle, mine le mouvement même de la foi. Tel est présentement l'interlocuteur majeur de la théologie occidentale, appelée à une « traversée du désert » de cet agnosticisme, dans la confiance faite envers et contre tout à Celui qui demeure largement inconnaissable, et dans le jeu de la parole humaine avec le provisoire.

Messianisme de Jésus et don paradoxal de l'Esprit

Le lendemain, des moments fondamentaux de la démarche de Christian Duquoc furent mis en valeur. Ainsi, dans sa théologie trinitaire, sa conception de l'Esprit Saint comme « don paradoxal », mise en lumière par Isabelle Chaire³, paradoxe où se prolonge le messianisme si singulier de Jésus, laissant subsister violence et oppression : ce qui paraît contredire la notion même de messianisme. Mais l'Esprit, pensé comme signifiant de l'écart entre Christ et Dieu, prolonge dans l'histoire cette discrétion de Dieu manifestée en Jésus, si paradoxalement qu'on pourrait le croire là montré comme absent, alors qu'il est « présent-caché ». L'Esprit a ainsi à voir avec cette théologie du fragment valorisée par Duquoc. L'unité est sans cesse différée, car la totalité risque de se construire à faux par une violence écrasante. L'Esprit fait respecter la lenteur des mûrissements réels, s'opposant à l'artificiel d'un pseudo-Tout, non réconcilié, mais unifié par la contrainte au nom d'un sens ultime revendiqué par les institutions, pourtant impuissantes à le donner. Cette faiblesse de Dieu est donc liée à la décision de Dieu de s'engager dans une relation intime avec l'homme : « parce que Tout-Puissant, Dieu n'accapare pas, il donne et se donne ». L'Esprit est concerné au premier chef par cet aspect du salut.

L'originalité du messianisme de Jésus, déjà relevée, est bien caractérisée par cette formule de *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu* : « Le non-messianisme historique comme fondement du sens de la messianité (de Jésus) déclarée sur la base de Pâques ». Bernard Lauret⁴ la posa en exergue de sa contribution : l'histoire est première pour reconnaître Jésus Fils de Dieu, et elle montre un Jésus, au long de sa vie publique, plus prophète que Messie ; il annonce la Bonne Nouvelle pour les exclus et les opprimés, prend des distances face à la Loi et aux autorités instituées. En sa pratique coexistent des indices messianiques et le refus des modèles messianiques : la tonalité prophétique change le sens de la

3. Isabelle CHAIRE est professeur à la faculté de théologie de Lyon. Elle a suivi très attentivement toute la réflexion théologique de Christian Duquoc. Elle s'intéresse tant à l'anthropologie chrétienne (avec *Ethique et grâce*, Cerf, 1998) qu'à la théologie fondamentale (avec *Le dialogue des Écritures*, Lessius, 2008). Elle a longtemps collaboré à la revue *Lumière & Vie*, qu'elle a dirigé de 2001 à 2004.

4. Bernard LAURET est théologien et a notamment contribué à la partie christologique de l'*Initiation pratique à la théologie* (Cerf, 1982).

messianité. Mais après Pâques, survient l'inversion des titres de prophète et de messie (les dangers inhérents à ce dernier sont écartés du fait de la Passion). Suivre Jésus sur la route qu'il ouvre est impossible sans le don de l'Esprit, rendant réalisable le refus de la violence au nom de la patience et de la discrétion de Dieu.

La recherche contemporaine a d'ailleurs été amenée à réévaluer le messianisme : la vague d'histoire des religions et sa vogue, dans les années 1880-1920, a fait ressurgir l'importance de l'eschatologie ; on a assisté à une critique de la modernité et de son idée de progrès indéfini, sous le choc du démenti infligé par la violence et la cruauté de l'histoire la plus actuelle. De leur côté, des penseurs juifs comme Rosenzweig, Scholem, Benjamin, ont été amenés à réinterpréter le messianisme juif. La sociologie des religions a décrypté les messianismes, aussi bien que les utopies et les millénarismes, comme des réactions de l'imaginaire aux dysfonctionnements sociaux. Enfin, l'exégèse biblique s'est lancée dans une troisième quête du Jésus historique. On discerne donc les pièges qui peuvent se dissimuler sous les espèces du messianisme, soit qu'il s'évade dans le trans-historique, qu'il dégénère en sectarisme ou qu'il se croit réalisé en identifiant l'institution Église au Royaume de Dieu accompli. En même temps, la prise en compte plus attentive du messianisme singulier du « Christ » conduit à une déconstruction de la christologie classique (la théorie du sacrifice expiatoire occulte le réel historique de la Croix...).

Patience de Dieu et fin de l'histoire

Par mode de conclusion, Christian Duquoc aborda la question de l'Ultime : « Patience de Dieu et fin de l'histoire ». C'était faire émerger en pleine lumière un point majeur, touché chaque fois qu'allusion avait été faite à la permanence de la violence au cœur de l'histoire humaine, apparent déni à l'œuvre de Jésus-Messie et à l'agir de la Providence. En exergue, Duquoc plaça ce vers d'Hölderlin cher à Heidegger : « Là où est le danger, croît aussi ce qui sauve ». Oui, mais ... qui fera justice aux justes, aux pauvres écrasés, à toutes les victimes laissées pour compte de l'humanité ? Leur plainte traverse les Psaumes et l'Apocalypse. Et si l'histoire est un procès opposant le bien et le mal, qui énoncera le verdict, et comment ? Là encore, on doit tenir compte de la révolution introduite dans la pensée occidentale par le siècle des camps de concentration, des chambres à gaz et des goulags. L'assurance rationnelle, paisible, que le devenir du monde, de l'humanité, a un but, la croyance en un développement rationnel à travers l'apparente incohérence, ne se sont pas relevées de ce terrible démenti par les faits. Comment penser encore que le « Progrès » achemine à une humanité heureuse sans plus de conflit ?

Serait-ce donc que l'histoire de l'humanité ploie sous le poids d'une incompréhensible culpabilité, extrapolation de ce que décrit Kafka dans le *Procès* ? La première victime n'en serait plus l'homme, mais le Paradis ; le destin serait tragique de part en part, et l'histoire, anticipation de la damnation. Nietzsche se révolte contre cette expiation par la souffrance

d'une faute indécidable ; l'histoire (Héraclite disait : « le devenir est un enfant qui joue »), est un jeu pour rien : innocent, mais sans raison. Dès lors, les souffrants ne sont pas coupables, le fait d'être victime est sans rapport ni avec le Bien ni avec le Mal. Mais tout est-il dit là ? L'inachèvement de l'histoire laisse la victime à l'injustice de son sort. Il faut un jugement, sinon, une histoire toujours ouverte serait l'absence même de tout sens (comme l'exprime Horkheimer à W. Benjamin, dans sa lettre du 16 mars 1937). La question est alors de savoir si le Jugement peut être immanent à l'Histoire - ce qu'a pensé Marx. Mais l'échec du marxisme pratiqué a rendu un tel espoir bien douteux. Habermas, discutant Horkheimer, note : « Sauvegarder un sens inconditionnel sans Dieu est une chimère ».

On est donc renvoyé à la vision chrétienne classique ? Les choses ne sont pas si simples. Pour Moltmann, à la suite de Luther, tout compte est apuré du fait que le Christ innocent a été substitué aux pécheurs que nous sommes, et que la sainteté de Dieu outragée par nos fautes a été vengée sur lui. Conception à la fois bien juridique et bien romantique. Mais la revanche des victimes n'implique-t-elle pas le châtement des bourreaux ? Pour autant, cette part maudite de l'humanité chassée loin de Dieu (Mt 25,41 et 46) ne frappe-t-elle pas d'un irrémédiable échec le vouloir divin de salut pour tous, son projet originaire à la source de la Création ? Ou tous alors seront-ils réconciliés (cf. l'apocatastase d'Origène⁵) ? Mais comment ? par l'expiation du Christ substitué aux pécheurs - quoi qu'en aient ceux-ci ?

D'ailleurs, le Jugement pour être « vrai » exige une autre ampleur : pas seulement affaire individuelle d'une conscience humaine face à Dieu, mais prise en compte de la totalité humaine. Et Dieu lui-même y est impliqué, puisque c'est lui qui a risqué l'aventure par sa création. Ainsi Scholem, dans une lettre de 1925, s'adresse-t-il à Dieu pour lui reprocher son mutisme : « Ton procès commencé sur terre... finira-t-il devant ton trône ? Qui est l'accusé : toi ? ou la créature ? Question indécidable... et pourtant, il nous faut vivre jusqu'à ce que vienne ton procès ». Au moins peut-on noter que, à l'encontre du procès kafkaïen où les juges demeurent hors scène, dans le tableau de Mt 25, le Juge est Jésus, qui s'est impliqué lui-même dans l'aventure humaine au point d'y avoir été lui-même victime.

Pour le reste, s'il faut un jugement tranchant ainsi le sens global d'une histoire qui autrement serait incohérente, notre savoir ne peut prétendre anticiper la décision de la Souveraine Justice : elle fera prévaloir le bien et condamnera le Mal, mais le sort ultime de ceux que la parabole place comme des boucs à la gauche, reconnus pour ce qu'ils ont été, échappe à toute certitude, présentement, de notre part. Science « humaine », la théologie doit reconnaître ses limites et s'accepter elle aussi éphémère et imparfaite comme notre histoire où elle est immergée.

Bruno CARRA de VAUX

5. Le nom d'Origène (185-253) est traditionnellement attaché à l'expression de cette hypothèse théologique d'une restauration universelle de toute la création. Origène ne pensait pas que Satan puisse se convertir, mais il hésitait à attribuer l'éternité aux peines de l'enfer pour les damnés humains. Cf. Henri CROUZEL, *Origène*, Lethielleux, 1985.